

RÉPONSE AU *TIMES* À PROPOS DE L'ÉGLISE ET DE LA QUESTION JUIVE

Léon de Poncins

supplément au N°118 de L'ordre français, décembre 1967

Un des problèmes les plus graves soumis au concile de Vatican II fut celui des rapports entre le christianisme et le judaïsme.

"La déclaration sur les Juifs, nous dit le Cardinal Bea, est celle qui a le plus passionné le public. De tous les schémas qui ont été discutés au concile il n'y en a pas un seul auquel la presse du monde entier ait consacré autant d'importance et d'articles... et le jugement favorable ou défavorable qui sera porté à l'avenir sur tout le concile dépendra largement du résultat de cette déclaration"¹.

Un premier vote eut lieu en 1964. Le schéma alors adopté fut considéré par les traditionalistes comme inacceptable et, s'il avait été maintenu, il aurait eu des conséquences imprévisibles. Se rendant compte in extremis du danger, le Pape refusa de le promulguer et la question fut remise à l'étude d'une commission spéciale.

Tablant sur le devoir, hautement proclamé, des laïcs de faire entendre leur voix au Concile et sur une longue expérience des problèmes soulevés par la question juive, je rédigeai un rapport qui fut imprimé sous forme d'une brochure avec édition française et italienne. Cette brochure ne fut pas mise dans le commerce mais remise individuellement à Rome à chacun des deux mille Pères conciliaires ainsi qu'à un certain nombre d'éminentes personnalités de la capitale romaine, telles que les ambassadeurs étrangers auprès du Saint Siège, etc.

Cette brochure, pourtant très objective et basée sur des textes d'éminents auteurs juifs dont l'authenticité ne pouvait être mise en doute, souleva la colère des milieux progressistes et me valut les attaques furieuses du *Monde*, du *Figaro* et plus tard de l'*Osservatore Romano della Domenica*. Le but de cette brochure était de faire connaître aux Pères conciliaires, des documents juifs ayant une importance vitale pour le vote en cours de discussion, documents que les Pères, dans leur quasi-totalité, ignoraient complètement, je m'en étais assuré au préalable.

Lors de la dernière session du concile, le schéma, profondément remanié, fut à nouveau soumis au vote des Pères conciliaires le 14 octobre 1965. A l'exception d'un point dangereux et discutable, il était devenu dans l'ensemble acceptable, mais les progressistes pleuraient bruyamment l'abandon du texte initial de 1964. Le nouveau schéma fut adopté le 15 octobre après d'âpres débats à la majorité de 1.763 bulletins contre 250 et 10 nuls. Il fallait en finir et le Pape le promulgua définitivement le 27 octobre. Le Pape s'étant ainsi ouvertement prononcé, le schéma fut définitivement adopté à la quasi-unanimité du Concile.

La première phase de la bataille était terminée. Maintenant s'engage la seconde qui va être longue et difficile : il s'agit dorénavant de mettre en pratique la nouvelle attitude de l'Église vis-à-vis des Juifs et de la faire accepter par l'ensemble des croyants.

De nombreux ouvrages exposant le point de vue judéo-progressiste ont déjà paru sur ce sujet depuis la clôture du concile. De mon côté, je viens de publier un livre traitant tous les aspects du problème examinés du point de vue traditionaliste. Aucun des trois éditeurs français à qui je l'ai proposé n'a accepté de le publier le considérant comme beaucoup trop dangereux car il risquait d'attirer sur son auteur et son éditeur l'hostilité des milieux juifs, tout puissants en France dans le domaine de l'édition, de la presse, de la publicité, de la diffusion et de l'information en général. Ils disposent en outre de la loi Marchandreau qui a été conçue spécialement en vue de protéger les milieux juifs contre toute divulgation gênante. La France m'étant barrée, j'ai fait paraître cet ouvrage en langue anglaise à Londres (Éditions *The Britons*) et en langue espagnole à Barcelone (Éditions *Acervo*) et le 27 juillet dernier je tenais à Londres une conférence de presse pour procéder au lancement de cet ouvrage.

UN ARTICLE DU *TIMES*, 26 OCTOBRE 1967.

Sur ce, le *Times* du 26 octobre dernier m'attaquait violemment dans son édition littéraire hebdomadaire. Voici la traduction des principaux passages de cet article (article anonyme comme il est fréquent dans ce journal). Le *Times* signale d'abord en quelques lignes la traduction anglaise du livre du Cardinal Bea sur le même sujet, puis il continue :

"Le Cardinal Bea est allemand et comme tel il écrit lourdement mais, à travers le fouillis des références bibliques, transparait la sincérité brûlante de la foi du Cardinal. L'assertion fondamentale de son livre est que le Christ est mort pour tous les hommes, et que c'est par conséquent le devoir des chrétiens d'aimer tous les hommes.

"Le Vicomte de Poncins (qui prend grand soin de ne pas affirmer en son nom propre) cite des textes tendant à prouver que le nom du Cardinal est en réalité Beja (ou Béhar), nom courant chez les juifs sephardites, qu'il s'est rendu coupable de simonie en acceptant de l'argent pour défendre la cause juive au Concile et que tout a été arrangé au cours d'une réunion secrète qui a eu lieu entre lui et les chefs de l'organisation Bnaï-Brith à New York. On ne voit pas pourquoi un prêtre chrétien aurait besoin de recevoir les directives secrètes d'une organisation juive pour découvrir que c'est le devoir d'un chrétien d'aimer son prochain. Selon les principes du Cardinal, il est tout à fait secondaire que les juifs soient bons ou mauvais, gentils ou méchants, c'est son devoir de les aimer parce que ce sont des hommes. Si par chance le Vicomte de Poncins lisait le livre du Cardinal Bea peut-être se sentirait-il honteux de lui-même. Le Vicomte se donne beaucoup de mal, pour montrer que d'autres personnes en dehors des juifs sont mortes dans les camps de concentration (ce que personne n'a jamais nié) et que le nombre des juifs qui sont morts n'a pas été de six millions mais de un million deux cent mille...

¹ Augustin, cardinal Bea, *The church and the jewish people*. Ed. Geoffrey Chapman - Londres 1966.

"Son livre est l'un des plus antipathiques qui ait jamais été écrit. La technique de ceux qui dénoncent des conspirations mondiales est bien connue : peu importent les conspirateurs désignés à la vindicte publique : communistes, jésuites, banquiers, francs-maçons, juifs, ou qui vous voudrez. La technique consiste à mettre la main sur quelqu'auteur au cerveau déséquilibré (*some crackspot author*) puis d'extraire de ses oeuvres quelques phrases absurdes et de les monter en épingle comme représentant la croyance ou l'ambition universelle de tous les membres de ce groupe.

"C'est exactement le traitement que le Vicomte de Poncins applique aux Juifs. Il a trouvé deux ou trois auteurs juifs qui, apparemment, se sont compromis jusqu'à croire que la race humaine tout entière serait soumise aux Juifs. Les citations sont peut-être authentiques, et puis après ? Tout le monde sait qu'il y a de vastes différences de croyances parmi les Juifs ; depuis les purs orthodoxes, qui répudient Israël en tant qu'État laïc, jusqu'aux Juifs totalement incroyants dont la seule ambition est d'abandonner leur judaïcité. Entre eux, il y a toutes les nuances qui vont des libéraux aux conservateurs.

"Parmi les Juifs comme parmi les autres peuples, on trouve un certain nombre d'hommes, dont le cerveau déséquilibré bat sauvagement la campagne (*Among Jew as among other people is to be found a sprinkling of wild men and crackpots*). Il n'y a pas la moindre raison de croire qu'ils parlent au nom de la communauté juive tout entière".

Le *Times* étant l'un des plus anciens, des plus vénérables et peut-être le plus célèbre de tous les journaux du monde entier, un pareil article venant après ceux du *Monde*, du *Figaro* et de *l'Osservatore Romano della Domenica* mérite considération. Passons sur les aménités dont me gratifie le *Times* et arrivons au fait. L'auteur anonyme de l'article soulève deux points qui présentent un intérêt vital :

- 1°) La validité des auteurs juifs sur lesquels repose mon étude.
- 2°) L'affaire du Cardinal Bea.

Le *Times* commence par nous rappeler que c'est le devoir d'un chrétien d'aimer son prochain et peu importe que les Juifs soient bons ou mauvais, c'est son devoir de les aimer parce que ce sont des hommes. Mais cet argument, parfaitement valable, est tout à fait à côté de la question. Si le problème des rapports entre juifs et chrétiens avait été mis à Rome sur le plan de l'amour et de la charité, il n'y aurait pas eu tant de difficulté pour arriver à un accord. Il faut, nous dit-on dans le 8^e point des articles de Seelisberg, "éviter de rapporter les malédictions scripturaires et le cri d'une foule excitée : "Que son sang retombe sur nous et nos enfants" sans rappeler que ce cri ne saurait prévaloir contre la prière infiniment plus puissante de Jésus : "Père pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font".

Sur cette base, il y avait effectivement une possibilité d'accord parfaitement valable¹. Mais ce n'est pas du tout ainsi que le problème a été posé à Rome. Ce sont les Juifs qui ont insisté avec une ténacité farouche pour que la question juive fasse l'objet des discussions du Concile et ils ont obtenu gain de cause car primitivement elle n'était pas inscrite au programme de Rome. Ce point acquis, les Juifs ont choisi leur terrain de combat et défini à l'avance leur ligne d'attaque. Celle-ci a été clairement exposée par Jules Isaac tout au long de deux volumineux ouvrages, *Jésus et Israël* puis *Genèse de l'Antisémitisme*. Par ses livres, par ses conférences par ses innombrables démarches auprès de deux papes et des autorités vaticanes, Jules Isaac s'est comporté jusqu'à sa mort en porte-parole officiel des grandes organisations juives mondiales et en leader de la cause juive auprès du Vatican.

LE RÔLE DE JULES ISAAC ET DES ORGANISATIONS JUIVES AU CONCILE.

Ce sont en effet diverses personnalités et organisations juives qui sont à l'origine des réformes proposées au Concile en vue de modifier l'attitude et la doctrine séculaires de l'Eglise à l'égard du judaïsme : Jules Isaac. Label Katz (président des Bnaï Brith), Nahum Goldman (président du Congrès juif mondial), etc.

Parmi les personnalités juives précédemment citées, il en est une qui a joué un rôle essentiel : l'écrivain Jules Isaac, juif d'Aix-en-Provence, mort récemment à un âge avancé, ancien inspecteur général de l'Instruction publique et auteur des manuels classiques d'Histoire de France, Malet et Isaac.

Mettant à profit le Concile où il avait trouvé de sérieux appuis parmi les évêques progressistes, Jules Isaac a été le principal théoricien et promoteur de la campagne menée contre l'enseignement traditionnel de l'Eglise.

Voyons maintenant l'action qu'il a menée pour faire prévaloir sa thèse. A la suite de la disparition de sa femme et de sa fille, mortes en déportation, il voue les vingt dernières années de sa vie à l'étude critique des rapports entre le judaïsme et le christianisme et il consacre à cette tâche deux livres importants, *Jésus et Israël* paru en 1946, réédité en 1959, et *Genèse de l'antisémitisme* paru en 1948, réédité en 1956.

Voici l'essentiel de la thèse qu'il soutient :

Il faut en finir une fois pour toutes avec l'antisémitisme dont l'aboutissement a été le massacre des juifs européens à Auschwitz et autres camps de la mort, au cours de la seconde guerre mondiale.

Le plus redoutable antisémitisme est l'antisémitisme chrétien à base théologique. En effet, l'attitude des chrétiens face au judaïsme a toujours été fondée sur le récit de la Passion, tel qu'il est relaté par les quatre évangélistes et sur l'enseignement qu'en ont tiré les Pères de l'Eglise : saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire le Grand (Pape), saint Agobard (Primat des Gaules), etc.

¹ Mais les Juifs ne veulent à aucun prix d'un accord sur de telles bases car cela impliquerait de leur part une responsabilité qu'ils repoussent formellement et ce n'est pas du tout ainsi que le problème a été posé à Rome.

C'est donc cette base théologique fondamentale que Jules Isaac a cherché à détruire en contestant la valeur historique des récits évangéliques et en discréditant les arguments avancés par les Pères de l'Eglise pour préserver les chrétiens de l'influence des juifs accusés de nourrir en permanence des desseins subversifs contre l'ordre chrétien.

Dès la fin de la guerre il commence à tenir des réunions nationales et internationales avec des personnalités catholiques philosémites favorables à sa thèse¹. En 1947, à la suite d'entretiens judéo-catholiques de ce genre dans lesquels figurent, du côté juif, Edmond Fleg et Samy Lattés, et du côté catholique Henri Marrou, le Père Daniélou et l'Abbé Vieillard, du secrétariat de l'Episcopat, il rédige un mémoire en dix-huit points sur le *Redressement de l'enseignement chrétien concernant Israël*.

La même année, il est invité à la conférence internationale de Seelisberg, en Suisse à laquelle participent soixante-dix personnes venues de dix-neuf pays, dont le Père Callixte Lopinot, le Père Démann, le pasteur Freudenberg, le grand rabbin Kaplan. La conférence adopte en session plénière les "Dix points de Seelisberg" qui suggèrent aux églises chrétiennes les mesures à prendre pour purifier l'enseignement religieux à l'égard des Juifs.

Puis avec le grand rabbin de France et son adjoint Jacob Kaplan, les juifs Edmond Fleg et Léon Algazi, des amis catholiques tels qu'Henri Marrou, Jacques Madaule, Jacques Nantet, et des amis protestants : le professeur Lovsky et Jacques Martin, il fonde la première *Amitié judéo-chrétienne*, bientôt suivie de la fondation d'autres amitiés à Aix, Marseille, Nîmes, Montpellier, Lyon, enfin à Lille où il obtient le patronage du cardinal Liéniart. Plus tard, il en fondera en Afrique du Nord.

En 1949, il entre en relations, à Rome, avec des membres du clergé qui lui facilitent une audience privée avec Pie XII, auprès duquel il plaide la cause du judaïsme et auquel il demande de faire examiner les "Dix points de Seelisberg".

En 1959 il donne une conférence à la Sorbonne sur le nécessaire redressement de l'enseignement chrétien à l'égard des Juifs qu'il termine par un appel à la justice et à l'amour de la vérité de Jean XXIII.

Peu après, il rencontre plusieurs prélats de la Curie romaine, notamment le Cardinal Tisserand, le Cardinal Ottaviani, puis le Cardinal Bea et, le 13 juin 1960, il est reçu par le Saint-Père auquel il demande la condamnation de "l'enseignement du mépris" et suggère la création d'une sous-commission chargée d'étudier ce problème.

Quelque temps après, M. Isaac "avait la joie d'apprendre que ses propositions avaient été retenues par le Pape et transmises au Cardinal Bea pour étude". Celui-ci créait alors au sein du *Secrétariat pour l'unité des Chrétiens* un groupe de travail spécialement chargé d'examiner les rapports entre l'Eglise et Israël, et en 1964 la question était soumise au Concile pour aboutir finalement au vote du 20 novembre 1964.

JULES ISAAC ET LES ÉVANGÉLISTES.

Jules Isaac a consacré deux gros ouvrages à critiquer et à démolir les deux bases de l'enseignement chrétien.

Dans le premier de ces deux livres, *Jésus et Israël*, gros volume de 596 pages paru en 1949, réédité en 1959², Jules Isaac s'attaque aux évangélistes, principalement à saint Jean et à saint Matthieu.

"L'historien a le droit et le devoir, le devoir absolu, de considérer les récits évangéliques comme des témoignages à charge (contre les Juifs), avec cette circonstance aggravante qu'ils sont les seuls témoignages et pèsent tous les quatre du même côté : nous n'avons ni témoignages juifs (valables) ni témoignages païens à mettre en regard et en balance. Or, nulle part ce parti pris des évangélistes n'est plus apparent, plus accentué, nulle part cette absence de documentation non chrétienne plus déplorable que dans l'histoire de la Passion... Il saute aux yeux pourtant qu'ils ont eu tous les quatre la même préoccupation, qui était de réduire au minimum les responsabilités romaines pour alourdir d'autant les responsabilités juives. Inégaux d'ailleurs dans le parti pris : à cet égard Matthieu l'emporte de loin, non seulement sur Marc et sur Luc, mais peut-être même sur Jean... Mais la vérité historique y trouvait-elle son compte ? Il est permis d'en douter..."

"L'accusation chrétienne portée contre Israël, l'accusation de déicide, accusation de meurtre elle-même meurtrière, est la plus grave, la plus nocive : elle est aussi la plus inique.

"Jésus a été condamné au supplice de la croix, supplice romain, par Ponce Pilate, procureur romain... (*Jésus et Israël*, p. 429).

"Mais les quatre évangélistes, pour une fois d'accord, affirment : C'est par les Juifs que Jésus a été livré aux Romains ; c'est sous l'irrésistible pression des Juifs que Pilate, désireux d'innocenter Jésus, l'a néanmoins fait supplicier. Donc, c'est aux Juifs, non aux Romains, simples exécutants, c'est aux Juifs que la responsabilité du crime incombe, sur eux qu'elle pèse, d'un poids surnaturel, qui les écrase..."

"Matthieu (xxvii, 24-25) est seul à savoir et à dire que le procureur Pilate s'est lavé les mains, solennellement, à la mode juive, pour dégager sa responsabilité du sang innocent qu'il se voyait contraint de verser. Seul également à noter que "tout le peuple" s'est écrié : "Son sang sur nous et sur nos enfants". Marc, Luc et Jean ne savent rien, ne disent rien, ni du fameux lavement de mains ni de la terrifiante exclamation". (*Jésus et Israël*, p. 481).

"Ce verset qui a fait tant de mal, qui a été exploité contre le peuple juif depuis tant de siècles par tant d'auteurs chrétiens n'appartient qu'à l'évangile de Matthieu, ne s'apparente qu'aux évangiles apocryphes et ne correspond à aucune réalité historique" (*L'Enseignement du Mépris*, page 14).

Bref, dans le récit de la Passion revu et corrigé par Jules Isaac, les évangélistes nous apparaissent comme de fiefs menteurs, mais le plus venimeux est sans conteste Matthieu.

"A lui la palme, d'une main sûre il a lancé la flèche empoisonnée, inarrachable". (*Jésus et Israël*, page 483)

¹ Tous les renseignements ci-après sont tirés des déclarations de M. Jules Isaac en personne.

² Jules Isaac, *Jésus et Israël*. Nouvelle Édition, Paris - Fasquelle, 1959.

Et Jules Isaac conclut en affirmant péremptoirement :

"Jamais caractère tendancieux d'un récit, jamais souci « démonstratif » n'apparut avec plus d'évidence, une évidence qui éclate et culmine en ces versets 24-25, et dans tout libre esprit engendre la conviction.

"Non, Pilate ne s'est pas lavé les mains à La mode juive.

"Non, Pilate n'a pas protesté de son innocence.

"Non, la foule juive n'a pas crié : "Son sang (soit) sur nous et sur nos enfants..."

"Mais à quoi bon insister davantage ? La cause est entendue. Elle, l'est pour tous les hommes de bonne foi. J'ose-
rai dire : elle l'est aussi devant Dieu".

JULES ISAAC ET LES PÈRES DE L'ÉGLISE.

Dans le second de ces ouvrages : *Genèse de l'Antisémitisme*, paru en 1956, Jules Isaac s'attache à discréditer les Pères de l'Eglise. Il nous est impossible de résumer en quelques lignes un gros volume de 350 pages. Bornons-nous à citer quelques passages typiques.

"Contre le judaïsme et ses fidèles, nulle arme ne s'est révélée plus redoutable que l'enseignement du mépris, forgé principalement par les Pères de l'Eglise au IV^e siècle ; et dans cet enseignement, nulle thèse plus nocive que celle du "peuple déicide". La mentalité chrétienne en a été imprégnée jusque dans les profondeurs du subconscient. Ne pas le reconnaître et le souligner, c'est ignorer ou camoufler la source majeure de l'antisémitisme chrétien" (*Genèse de l'Antisémitisme*, page 327 Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1956).

"Source majeure où les sentiments populaires ont pu s'alimenter, mais qu'ils n'ont certes pas créée. L'enseignement du mépris est une création théologique" (id).

"Écoutons d'abord monter du fond des siècles, rumeur sauvage, le chœur des accusations, des imprécations chrétiennes, je veux dire émanant de ceux qui se disent chrétiens, car elles s'accordent mal avec les paroles de charité, de miséricorde et d'amour qui sont les enseignements majeurs et la gloire du Christ.

"Déicide.

"Telle est l'accusation lancée contre le peuple juif tout entier, sans réserves, sans distinctions d'aucune sorte, la violence aveugle des masses ignorantes se reliant étroitement à la froide science des théologiens.

"Accusation capitale à laquelle est lié le thème du châtement capital, de la terrifiante malédiction pesant sur les épaules d'Israël, expliquant (et par avance justifiant son misérable destin, ses plus cruelles épreuves, les pires violences commises contre lui, les flots de sang qui s'échappent de ses plaies sans cesse rouvertes et à vif.

"On doit le reconnaître avec tristesse : presque tous les Pères de l'Eglise ont participé, de leur pierre, à cette entreprise de lapidation morale (non sans suites matérielles) : saint Hilaire de Poitiers comme saint Jérôme, saint Ephrem comme saint Grégoire de Nysse, et saint Ambroise et saint Epiphane (celui-ci juif de naissance) et saint Cyrille de Jérusalem, et j'en passe. Mais dans cette illustre cohorte, vénérable à tant d'autres égards, deux noms entre tous ont droit à une mention spéciale : le grand orateur grec saint Jean Chrysostome (= Bouche d'Or) par l'abondance et la truculence des invectives, par le débordement des outrages ; le grand docteur de la latinité chrétienne saint Augustin par sa merveilleuse (et dangereuse) ingéniosité dans l'élaboration d'une doctrine cohérente". (*Genèse de l'Antisémitisme*, page 161).

Après cette vue d'ensemble des Pères de l'Eglise, passons maintenant aux cas particuliers en citant quelques passages de l'étude que Jules Isaac a consacrée aux grands docteurs : saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Agobard.

"En 386, saint Jean Chrysostome commença à prêcher à Antioche où existait une importante communauté juive. Il débuta par huit homélies contre les Juifs dont le ton "est souvent d'une violence inouïe".

"On y trouve réunis tous les griefs, toutes les injures. C'est chez lui qu'apparaît le mieux, avec une violence et parfois une grossièreté inégalées, cette fusion d'éléments empruntés à la veine antisémite populaire et de griefs spécifiquement théologiques, cette utilisation de textes bibliques qui sont la marque propre de l'antisémitisme chrétien (*Jésus et Israël*, page 256).

"Osons le dire tout net : quel qu'ait été le but visé, cette démesure dans l'outrage et la calomnie est chose révoltante de la part d'un orateur sacré".

"De tels germes, de mépris et de haine, lèvent toujours. Beau travail, belles moissons... Figures de rhétorique, plaidez-vous aujourd'hui (après mille six cents ans écoulés) pour vous garder bonne conscience ; soit, mais "il faut comprendre" où mènent les figures de rhétorique proférées par une "bouche d'or" et reprises en chœur à travers les siècles par des myriades de disciples ; les figures de rhétorique ont pris consistance vitale, virulente, elles se sont incrustées dans des millions d'âmes. Qui donc oserait croire que l'âme chrétienne en soit aujourd'hui délivrée ? Qui peut dire si l'on arrivera jamais à l'en délivrer ? Et après les prédicateurs chrétiens, voyez venir les hideux libellistes, les Streicher nazis" (*Genèse de l'Antisémitisme*, pp. 162, 164, 165, 166).

"Moins violent que l'orateur grec, écrit Jules Isaac, saint Augustin n'en est pas moins passionnément hostile au judaïsme et aux juifs, pas moins soucieux de lutter contre leur influence persistante, d'en préserver les fidèles, de les munir d'une provision d'arguments valables en vue des controverses avec ces opiniâtres, ces réprouvés. La méthode est la même, très proches les points de vue et l'interprétation de l'Écriture : bien avant la venue du Sauveur, le judaïsme s'est progressivement corrompu, desséché, flétri ; passée, la révélation du Christ, il n'a plus d'autre inspirateur que Satan ; ceux qui avaient été jadis les fils privilégiés de Dieu sont devenus les enfants du démon" (*Genèse de l'Antisémitisme*, p. 166).

"Dans cet enseignement passionné qui a traversé les siècles et qui, de nos jours, ose encore élever la voix, il n'y a pas plus de respect pour la vérité scripturaire que pour la vérité historique. De la déplorable Crucifixion comme de la Dispersion, on ne craint pas de se faire une arme cruellement aiguisée pour mieux meurtrir le vieil Israël... » (*Genèse de l'Antisémitisme*, p. 167).

"Encore n'ai-je pas dit l'essentiel, l'apport doctrinal propre à saint Augustin, à son esprit délié, l'élaboration d'une thèse ingénieuse, opportune, et par là destinée à la plus grande fortune (théologique) : la doctrine du peuple témoin..."

"Si les Juifs qui ont refusé de croire en Christ subsistent néanmoins, c'est qu'il faut qu'ils subsistent, c'est que Dieu l'a voulu ainsi dans sa surnaturelle sagesse ; ils subsistent pour témoigner, et ,pour témoigner de la vérité chrétienne, ils en témoignent à la fois par leurs livres sacrés et par leur dispersion » (pp. 168-172).

"Dès maintenant nous voyons aussi la différence radicale qui sépare le système chrétien d'avilissement de son imitateur moderne le système nazi (aveugles et ignorants ceux qui méconnaissent leurs mille liaisons profondes) : celui-ci n'a été qu'une étape, une brève étape précédant l'extermination massive ; celui-là au contraire impliquait la survie, mais une survie honteuse, dans le mépris et la déchéance ; il était donc fait pour durer, et pour nuire, supplicier lentement des millions de victimes innocentes... " (id.).

"Considérons d'abord l'enseignement doctrinal de l'Eglise dans cette période du haut Moyen Âge. On ne peut en trouver plus parfaite expression que l'œuvre maîtresse de saint Grégoire le Grand, qui se situe presque à mi-chemin entre saint Augustin et saint Agobard, à la fin du VI^e siècle. Après les Pères de l'Eglise, nulle œuvre n'a eu plus de résonance et d'audience en chrétienté, en catholicité d'Occident surtout. Nul exemple ne peut être plus probant, puisque nous savons déjà, pour l'avoir vu agir en chef d'Eglise et chef d'Etat, que ce grand pape, loin d'être un fanatique, s'est illustré par des qualités insignes de générosité de cœur, d'élévation morale, d'équité, d'humanité" (pp. 287-289).

"Ivres d'orgueil, les Juifs ont mis toute leur énergie à fermer leur intelligence à la parole des envoyés de Dieu..."

"En perdant l'humilité, ils ont perdu l'intelligence de la vérité". Thème du peuple charnel, en corrélation étroite avec le thème précédent (du judaïsme dégénéré à la venue du Christ)..." (id).

"Infiniment dangereux ce thème du "peuple charnel", car il mène par une progression fatale à celui du peuple de la *Bête*, de l'*Antéchrist* et du *Démon* animé d'une haine perverse, diabolique, contre Dieu et ses défenseurs" (pp. 289-291).

"Tels sont les enseignements du grand pape ; d'un caractère purement doctrinal à ses yeux, et conciliables, dans la pratique, avec les devoirs d'humanité, de charité chrétienne, de respect de la légalité. A ses yeux, non pas forcément aux yeux des autres. Ce que les esprits et les cœurs médiocres, en majorité toujours et partout, devaient retenir d'un tel enseignement, c'est la flétrissure marquée au front du peuple juif, ses crimes, sa malédiction, sa perversité satanique. Il n'en faut pas plus, à cette époque (à toute époque) pour déchaîner la sauvagerie de la *Bête* (pp. 289-290).

Jules Isaac s'attaque ensuite à saint Agobard et il conclut :

"Je ne me lasserai pas pour ma part de dire et de redire où mène un tel enseignement, lancé à toute volée, à travers le troupeau des fidèles ignorants et crédules : non seulement à ces "injustes violences" qu'on veut bien réprouver (du bout des lèvres), mais aux plus odieuses séquelles, aux crimes d'homicide, de génocide, aux assassinats massifs, aux monstrueux (pogroms). Il est trop simple de croire ou de laisser croire que les pires violences de parole sont inoffensives ; comme si elles ne risquaient pas d'engendrer les pires violences de fait. De la bouche qui outrage ou du bras qui frappe, qui est le plus coupable ? Laissons donc à saint Agobard, en dépit des apologistes, sa part et sa charge de responsabilités" (*Genèse de l'Antisémitisme*, p. 285).

"Pour soutenir le contraire, il faut un parti pris invétéré, forcené, ou la soumission aveugle à une tradition qui pourtant, on le sait, n'est pas "normative" et ne devrait donc pas s'imposer comme règle de pensée même au fils le plus docile de l'Eglise. Mais tradition vivace, infiniment nocive, tradition meurtrière dont j'ai dit et je répète qu'elle mène à Auschwitz, "Auschwitz et autres lieux". Quelque six millions de Juifs assassinés uniquement parce qu'ils étaient juifs. Pour le déshonneur non seulement du peuple allemand, mais de la chrétienté tout entière. Car sans les siècles de cathéchèse, la propagande et la vitupération hitlériennes eussent été impossibles" (*Jésus et Israël*, pp. 365, 508).

"Tant que les Eglises et les peuples chrétiens n'auront pas reconnu leurs responsabilités initiales, tant qu'ils n'auront pas à cœur de les effacer, l'antijudaïsme gardera sa virulence. L'archevêque d'York constatait naguère qu'il existe en Grande-Bretagne un antisémitisme latent ; il existe partout, et c'est le contraire qui serait surprenant : car la source permanente de cet antisémitisme latent n'est autre que l'enseignement religieux chrétien sous toutes ses formes" (id. p. 572).

CE QUE JULES ISAAC EXIGE DU CONCILE.

L'Eglise, nous dit Jules Isaac, est seule coupable ; les Juifs sont totalement innocents, purs de toute responsabilité ; celle-ci incombe à l'Eglise dont l'enseignement est la source profonde et durable de l'antisémitisme, cet antisémitisme qui a bouillonné pendant des siècles pour aboutir à ce lieu maudit : Auschwitz.

C'est donc à l'Eglise seule qu'il incombe de faire acte de réparation en purifiant et en rectifiant son enseignement millénaire. Et Jules Isaac en vient aux réalisations pratiques. Il demande ou plutôt exige du Concile : La condamnation et la suppression de toute discrimination raciale, religieuse ou nationale à l'égard des Juifs. La modification ou la suppression des prières liturgiques concernant les Juifs, celles du Vendredi Saint en particulier. L'affirmation que les Juifs ne sont aucunement responsables de la mort du Christ dont la faute incombe à l'humanité entière. La mise en sommeil ou l'annulation des passages évangéliques relatant cet épisode crucial de la Passion, celui de saint Matthieu principalement que Jules Isaac traite froidement de menteur et de faussaire. L'aveu que l'Eglise porte tous les torts dans cet état de

guerre latente qui persiste depuis deux mille ans entre les Juifs, les chrétiens et le reste du monde. La promesse que l'Eglise modifiera définitivement son attitude dans un sens d'humilité, de contrition et de pardon à l'égard des Juifs, enfin qu'elle fera tous ses efforts pour réparer le tort qu'elle leur a causé en rectifiant et en purifiant son enseignement traditionnel, selon les directives de M. Jules Isaac.

Malgré l'insolence, de son ultimatum et en dépit de son virulent réquisitoire contre les évangiles et contre l'enseignement des Pères de l'Eglise qui trouve son fondement dans les paroles du Christ, Jules Isaac a trouvé chez les prélats modernes et à Rome même de puissants appuis, à commencer par les nombreux adeptes de *l'Amitié judéo-chrétienne*.

Quand J. Isaac et consorts sont venus à Rome, ils se sont bien gardés de mentionner ces passages de leurs livres ; ils ont parlé de charité chrétienne, d'unité œcuménique, de filiation biblique commune, d'amitié judéo-chrétienne, de lutte contre le racisme, de martyre du peuple juif, et le coup a réussi puisque mille six cent cinquante et un évêques, cardinaux, archevêques et Pères conciliaires ont voté la réforme de l'enseignement catholique conformément aux directives de Jules Isaac, des B'nai Brith et du Congrès juif mondial.

Bien entendu, quand ils sont venus à Rome préparer le vote conciliaire, J. Isaac et les chefs des organisations juives n'ont pas dit au Pape et aux évêques :

"Vos évangélistes sont de fieffés menteurs.

"Vos pères de l'Eglise sont des faussaires et des tortionnaires qui ont répandu à travers le monde la haine du juif et qui ont déchaîné la sauvagerie de la Bête.

"Ils sont les précurseurs d'Hitler, de Streicher, ils sont les véritables responsables d'Auschwitz et des six millions de Juifs morts victimes des nazis".

Ces accusations, on peut les lire en toutes lettres dans les livres de Jules Isaac, livres qui sont en vente dans toutes les librairies, mais apparemment les Pères conciliaires ne les ont pas lus, pas plus qu'ils n'ont lu les livres de Jéhouda, Benamozegh, Rabi, Memmi et autres.

Non, Isaac et les chefs des grandes organisations juives n'ont pas dit avec Josué Jéhouda, un des maîtres de la pensée juive contemporaine :

"Votre monothéisme est un faux monothéisme ; une imitation bâtarde et falsifiée du seul vrai monothéisme, le monothéisme hébreu, et si le christianisme ne revient pas aux sources juives, il est condamné sans appel".

Ils n'ont pas dit avec Benamozegh, qui est une des gloires de la pensée juive contemporaine : "La religion chrétienne est une fausse religion, soi disant divine. Il n'y a pour elle et le monde qu'une voie de salut, revenir à Israël"¹.

Ils n'ont pas dit avec Memmi :

"Votre religion est aux yeux des Juifs un blasphème et une subversion. Votre Dieu est pour nous le Diable, c'est-à-dire le condensé du mal sur la terre" (*Portrait d'un Juif*. Ed. Gallimard, 1962).

Ils n'ont pas dit avec Rabi :

"La conversion du juif au christianisme est trahison et idolâtrie car elle implique le blasphème suprême, la croyance en la divinité d'un homme" (*Anatomie du Judaïsme français*. Ed. Minuit, 1962).

Ils se sont bien gardés d'effrayer Rome en dévoilant leur pensée et ils ont réussi à gagner à leur cause un certain nombre de prélats.

Tout cela est vraiment une histoire étrange.

Quoi qu'il en soit la manoeuvre a été menée avec une suprême habileté et elle a réussi. Le vote de 1964 est là pour en témoigner.

Mille six cent cinquante et un Pères conciliaires ont estimé que la version de la Passion selon Jules Isaac était préférable à celle de saint Jean et de saint Matthieu.

Ces mille six cent cinquante et un évêques, archevêques et cardinaux ont admis que l'enseignement de saint Jean Chrysostome, de saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Ambroise et saint Agobard devait être purifié et rectifié conformément aux injonctions de Jules Isaac dont un écrivain juif, Rabi, déclarait récemment que son livre, *Jésus et Israël* était "l'arme de guerre la plus spécifique contre un enseignement chrétien particulièrement nocif" (Rabi, op. cit.) c'est-à-dire d'enseignement codifié par les Pères de l'Eglise ci-dessus mentionnés.

En modifiant la liturgie du Vendredi Saint et en supprimant entre autres la prière des Impropères, ces mille six cent cinquante et un évêques ont donné raison à Jules Isaac qui dit en parlant des Impropères : "On ne saurait dire ce qui est le plus frappant : leur beauté ou leur iniquité" (*Genèse de l'Antisémitisme*, p. 309). Apparemment les évêques ont estimé que l'iniquité de cette prière l'emportait sur sa beauté.

Bref, ce vote du 20 novembre 1964, sous ses apparences de charité chrétienne, de réconciliation des Eglises, d'unité œcuménique, est une étape de plus dans la voie de la démission, de l'abandon du christianisme traditionnel et du retour au judaïsme.

En réalité, sous couleur d'unité œcuménique, de réconciliation des religions et autres vocables enjôleurs, il s'agit de démolir le bastion du traditionalisme catholique que Josué Jéhouda appelle "la forteresse vétuste de l'obscurantisme chrétien".

LE PIÈGE DE L'AMITIÉ JUDÉO-CHRÉTIENNE.

Et puisque nous sommes sur le chapitre de *l'Amitié judéo-chrétienne*, il est très instructif de voir avec quelle hautaine et méprisante ironie en parle Josué Jéhouda qui est un des chefs spirituels du judaïsme contemporain.

¹ Elie Benamozegh, *Israël et l'Humanité*. Ed. Albin Michel, Paris, 1961. (L'Édition originale date de 1914).

"L'expression courante "judéo-chrétienne", si elle désigne l'origine juive du christianisme, a faussé le cours même de l'histoire universelle par la confusion qu'elle provoque dans les esprits. En abolissant les distinctions fondamentales entre le messianisme juif et le messianisme chrétien, elle englobe deux notions qui s'opposent radicalement. En mettant l'accent exclusivement sur "chrétien" au détriment de "judéo" elle escamote le messianisme monothéiste qui est une discipline valable sur tous les plans de la pensée et le réduit à un messianisme uniquement confessionnel, préoccupé comme le messianisme chrétien du salut individuel de l'âme. L'expression "judéo-chrétien", si elle signifie une provenance commune, est sans doute la notion la plus fatale qui soit. Elle repose sur une *contradictio in adjecto* et elle a faussé le cours même de l'histoire. Elle englobe dans un seul souffle deux notions parfaitement inconciliables, elle veut démontrer qu'il n'y a pas de différence entre le jour et la nuit ou le chaud et le froid, le noir et le blanc, elle apporte donc une confusion fatale sur laquelle pourtant on tente d'édifier une civilisation. Le christianisme offre au monde un messianisme restreint qu'il veut imposer comme le seul messianisme valable... Même Spinoza, le penseur le plus éloigné du monothéisme historique d'Israël, écrit : "Quant à ce que disent certaines Églises, que Dieu a revêtu la nature humaine, j'avouerai qu'elles me semblent tenir un langage aussi absurde que celui qui dirait qu'un cercle a revêtu la nature d'un carré..."

"L'exclusivisme dogmatique que professe la chrétienté doit enfin cesser... C'est l'entêtement chrétien prétendant être le seul héritier d'Israël qui propage l'antisémitisme. Ce scandale doit tôt ou tard prendre fin ; plus tôt ce sera, plus tôt disparaîtra le climat de mensonges dans lequel s'enveloppe l'antisémitisme"¹.

Les chrétiens paraissent donc faire preuve d'une certaine candeur en se précipitant avec enthousiasme dans le piège de *l'Amitié judéo-chrétienne*.

Comme on peut le voir par ces quelques extraits, les violences de langage et les torts ne sont pas tous à la charge des chrétiens, comme Jules Isaac voudrait nous le faire croire, et l'on pourrait citer des imprécations du Sepher Toledoth Jeshu, du Zahar ou du Talmud dont "la démesure dans l'outrage et la calomnie" dépasse largement tout ce que les chrétiens ont jamais pu produire dans le genre.

Mais ce serait inutilement verser de l'huile sur le feu et le sujet est déjà assez brillant par lui-même sans qu'il soit besoin de l'envenimer. Bornons-nous à citer ce passage d'un écrivain juif américain qui remet un peu de calme et d'objectivité dans cette querelle enfiévrée :

"Papes et princes du Moyen Âge auraient pu, s'ils l'avaient désiré, rayer les Juifs de la carte du monde, mais ils ne le voulaient pas. Lorsque, pour des raisons sociales, économiques ou même religieuses, la présence des juifs devenait indésirable, on les bannissait, mais on ne les massacrait pas. L'Eglise tient que tout être humain a une âme et qu'un homme n'a pas assez de sa vie entière pour sauver son âme. Ce fut seulement lorsque la religion eut perdu toute emprise sur l'homme qu'un peuple d'Occident put envisager froidement d'exterminer des millions d'êtres humains sous le simple prétexte qu'il n'y avait pas de place pour eux sur terre"².

LE *TIMES* ET LE CARDINAL BEA.

Le *Times* me reproche d'utiliser des auteurs juifs qui sont des cerveaux déséquilibrés et qui émettent des affirmations extravagantes. Il s'agit en l'espèce de Jules Isaac, Josué Jéhouda, Benamozegh et consorts. Je laisse au *Times* la responsabilité de ce jugement qu'il s'arrange avec le Cardinal Bea, Mgr Baum, Mgr de Provençères, le R.P. Riquet S.J. et autres qui font des éloges dithyrambiques de Jules Isaac.

Mais le *Times* ajoute : "Dans tous les milieux on trouve des détraqués de ce genre, mais ils ne représentent nullement la communauté juive tout entière et ne sont pas habilités à parler en son nom".

J'en demande bien pardon au *Times*, mais Jules Isaac, pour ne prendre que le plus notoire de ces auteurs, a été à Rome le porte-parole officieux des grandes organisations juives mondiales³ ; c'est à ce titre qu'il a été accueilli par Jean XXIII qui a nommé le Cardinal Bea à la tête du secrétariat pour l'unité des religions chrétiennes afin de donner satisfaction aux demandes de Jules Isaac. Le fait est unanimement reconnu et attesté par les deux partis en présence. Ce sont les arguments de Jules Isaac, arguments publiquement exposés dans ses deux célèbres ouvrages, qui ont été adoptés par les milieux juifs et qui ont servi de base aux discussions conciliaires. En fait il n'est pas exagéré de dire que le vote du Concile a porté sur le thème suivant : pour ou contre les thèses de Jules Isaac.

Et ceci nous amène au deuxième point soulevé par le *Times* : le rôle du Cardinal Bea à Rome. Il a été jusqu'ici longuement question de Jules Isaac, parlons un peu maintenant du Cardinal qui a été, avec Jules Isaac, le deuxième pilier de l'affaire. Son rôle, comme chef du secrétariat, y a été capital et pendant toute la durée du Concile, il a été le leader incontesté de la fraction progressiste, inconditionnellement favorable aux Juifs et hostile aux traditionalistes ; d'après polémiques y ont opposé l'éminent théologien traditionaliste, Mgr Carli et le Cardinal Bea sur la question juive.

L'ardeur pro-juive du Cardinal Bea a soulevé de véhémentes protestations à Rome et de graves accusations ont été portées contre lui. On l'a accusé :

1°) D'être d'origine juive (son nom serait en réalité Beja ou Behar, et ses deux adjoints immédiats, Mgr Baum et Mgr Oesterreicher sont des juifs convertis).

¹ Josué Jéhouda, *L'Antisémitisme, Miroir du Monde*, pp. 135-136. Edition Synthesis, Genève, 1958.

² Max I. Dimont, *Les Juifs, Dieu et l'Histoire*. Ed. Robert Laffont, Paris, 1964 (traduit de l'américain).

³ En ce moment le Grand Rabbin Kaplan et le R.P. Riquet S.J. font ensemble une tournée de conférences placée sous le patronage de *l'Amitié judéo-chrétienne* fondée par Jules Isaac. Sujet de ces conférences : "Où en sont les rapports juéo-chrétiens à la suite des récentes décisions prises par le Concile ?". Le Grand Rabbin Kaplan y reprend en termes à peine voilés toutes les thèses de Jules Isaac et de J. Jéhouda.

2°) D'avoir été pendant toute la durée du Concile un agent secret des Bnaï-Brith, la puissante et redoutable organisation mondiale juive dont le siège central est aux U.S.A.

3°) D'avoir reçu des Bnaï-Brith et autres organisations juives américaines des sommes considérables pour soutenir et défendre la cause juive à Rome.

Ces accusations manquaient toutefois de preuves formelles et indiscutables car ce sont là des faits qu'il est excessivement difficile de prouver. Pour ma part, je m'étais bien gardé de soulever le cas du Cardinal Bea dans la brochure que j'avais distribuée aux Pères Conciliaires, car je voulais rester sur le plan des principes en évitant tout ce qui pouvait ressembler à des polémiques personnelles.

UN ARTICLE DE L'OSSERVATORE DELLA DOMENICA

Or, le Concile terminé, *L'Osservatore Romano della Domenica*, organe hebdomadaire officieux du Vatican, publia en italien un gros volume magnifiquement illustré, faisant l'historique du Concile et donnant un résumé de ses travaux. Ce volume, daté du 6 mars 1966, était préfacé par S.E. Mgr Cicognani, Cardinal secrétaire d'Etat (c'est-à-dire Ministre des Affaires étrangères du Vatican) et par Mgr Felici (depuis Cardinal), Secrétaire général du Concile. Il avait donc un caractère officiel indiscutable.

Il y avait dans cet ouvrage, à la page 154, un article consacré au problème juif et cet article avait un ton de polémique acerbe, pour ne pas dire haineuse, qui contrastait avec le ton objectif des autres articles. On y attaquait d'une manière violente et même injurieuse tous ceux qui par leurs écrits avaient défendu la cause traditionaliste et j'y étais personnellement pris à parti au sujet de la brochure que j'avais distribuée au Concile.

Le signataire de cet article portait contre les auteurs de ces écrits, et contre moi en particulier, six accusations entièrement fausses et calomnieuses en ce qui me concerne, accusations qu'il aurait été bien incapable de prouver si je l'avais mis au pied du mur. Étant donné que ces accusations étaient portées publiquement dans une revue qui est une émanation du Vatican et qu'elles se recouvraient de l'autorité du Cardinal Cicognani et de Mgr Felici, auteurs de la préface, elles revêtaient une indiscutable gravité. Mais désirant éviter toute polémique personnelle, je n'ai pas protesté car l'auteur de l'article portait un nom totalement inconnu du public et il était probable que ni le Cardinal Cicognani ni Mgr Felici n'avaient lu l'article en question.

Parmi ces accusations portées contre moi, il y avait celle d'avoir pris part à sa campagne menée contre le Cardinal Bea, ce qui était manifestement faux comme une simple lecture de cette brochure permettait de le constater. Toutefois une attaque aussi calomnieuse m'autorise maintenant à sortir de la réserve que je m'étais imposée et me permet d'aborder la question du Cardinal Bea ; j'y ai consacré un chapitre du livre qui vient de paraître à Londres ; et ce chapitre soulève l'émotion du *Times*.

Le *Times* me reproche de faire état des relations secrètes du Cardinal Bea avec les Bnaï Brith et ne voit pas pourquoi un cardinal aurait besoin d'aller prendre à New York les directives secrètes d'une organisation juive pour découvrir qu'il est du devoir d'un chrétien d'aimer son prochain. Or, j'en demande bien pardon *au Times* mais je m'appuie pour cela sur un document précis au sujet duquel je donne toutes les références désirables.

UN ARTICLE EXPLOSIF DE LOOK

Le 25 janvier 1966, en effet, paraissait aux États-Unis un document explosif. Il s'agissait de la revue *Look*. *Look* est avec *Life* et le *Saturday Evening Post* une des grandes revues illustrées américaines et elle atteint le tirage fantastique de sept millions cinq cent mille exemplaires.

L'éditorial de *Look* était consacré au problème juif devant le Concile et on y trouvait un récit détaillé des négociations secrètes menées par le Cardinal Bea à New York avec les dirigeants des Bnaï Brith et du comité juif américain. Cet article fort long et très documenté, était signé du rédacteur en chef de la revue, J. Roddy, et accompagné de photos montrant le Cardinal Bea en discussion avec le Rabbin Heschel et autres dirigeants des Bnaï Brith. La revue portait sur la couverture un titre provocant : "Comment les Juifs ont chanté la pensée catholique".

En voici un passage typique¹ :

"L'affirmation (faite à Rome) que les Juifs s'étaient infiltrés dans l'Eglise inquiétait les antisémites. Car, effectivement parmi les prélats juifs travaillant à Rome sur la déclaration juive, il y avait Mgr Baum et Mgr Oesterreicher, qui faisaient partie de l'état major de Bea, et Bea lui-même, selon le quotidien *Al Gomhuria* de Caire, était un juif appelé Behar.

"Ni Baum ni Oesterreicher n'étaient avec Bea à la fin de l'après-midi du 31 mars 1965, lorsqu'une limousine vint chercher le cardinal à l'hôtel Piazza à New York pour le mener six blocs plus loin aux bureaux du comité juif américain. Là un Sanhédrin attendait le chef du secrétariat pour l'Unité des religions chrétiennes. La réunion fut tenue secrète vis-à-vis de la presse. Bea voulait que ni le Saint Siège ni la ligue arabe sachent qu'il était là pour écouter les questions auxquelles les juifs désiraient une réponse".

Look donne ensuite un aperçu des sujets qui furent discutés au cours de cette conférence (le cardinal s'y montra un partisan convaincu des thèses de Jules Isaac) puis il nous montre parallèlement les efforts frénétiques faits à Rome par les représentants des grandes organisations juives (Bnaï Brith - Comité juif américain - Congrès juif mondial) pour faire triompher leur point de vue.

¹ Dans l'édition anglaise de mon livre j'ai donné la traduction des principaux passages de cet article.

Look semble entretenir des relations étroites avec les milieux juifs et les Bnaï Brith ainsi que le Comité Juif américain lui ont manifestement fourni la documentation très précise et très complète de cet article. Pour des raisons connues d'eux seuls, ils tenaient maintenant à rendre publiques ces négociations qui avaient été menées jusqu'alors dans un profond secret. Profondément déçus de n'avoir pas réussi à conserver la victoire qu'ils croyaient avoir gagnée par le vote de 1964, ils faisaient retomber sur le cardinal le poids de leur amertume.

LE SOUVERAIN PONTIFE PARLE A NOTRE-DAME DE LA GUADALOUPE.

Il y a dans cet article de *Look* un passage qui revêt une importance particulière, il concerne l'affaire de N.D. de la Guadeloupe.

Le 4 avril 1965, dimanche de la Passion, le Saint Père alla en personne prêcher le sermon de la Passion dans une église de la banlieue romaine, N.D. de la Guadeloupe. Selon *l'Osservatore Romano* en date du 7 avril 1965, le Pape prononça les paroles suivantes :

"C'est une page grave et triste que celle-là, qui nous raconte en effet la rencontre entre Jésus et le peuple Juif. Ce peuple était prédestiné à recevoir le Messie et l'attendait depuis des milliers d'années et il était complètement absorbé dans cette espérance et cette certitude, mais au moment même, c'est-à-dire quand le Christ vient, parle et se manifeste, non seulement il ne le reconnaît pas, mais il le combat, le calomnie, l'injurie et finalement le met à mort" (d'après *l'Osservatore Romano*, 7 avril 1965, p. 1).

Sur ce, protestations furieuses des communautés juives italiennes :

"Le Dr Sergio Piperno, président de l'Union des communautés israéliennes italiennes, et le Dr Elio Toaff, grand rabbin de Rome, en signe de protestation contre une phrase prononcée par le Saint Père dans l'homélie du dimanche de la Passion, ont envoyé au Vatican le télégramme suivant : "Juifs italiens expriment leur douloureuse stupeur pour confirmation accusation à charge peuple hébreu dans mort de Jésus contenue dans homélie Souverain Pontife, prononcée dans l'imminence de la Pâques dans paroisse romaine ND. de Guadeloupe et rapportée presse officielle vaticane renouvelant ainsi accusation déicide source séculaire tragiques injustices vis-à-vis des Juifs à laquelle affirmations solennelles Concile Vatican semblaient mettre fin pour toujours", (d'après *Il Messaggero de Rome*, 8 avril 1965).

Et voici ce que *Look* écrit au sujet de l'affaire de N.D. de la Guadeloupe :

"Lorsque le vote de 1964 fut connu, il y eut une explosion de joie considérable parmi les juifs des États-Unis parce que leur déclaration avait finalement été promulguée¹.

"En fait elle ne l'avait pas été.

" Il y avait en effet de nouvelles difficultés à surmonter. A Segni, près de Rome, l'Evêque Luigi Carli écrivit dans le numéro de février 1965 de sa revue diocésaine que les juifs de l'époque du Christ et que leurs descendants jusqu'à nos jours étaient collectivement responsables de la mort du Christ. Quelques semaines plus tard, le dimanche de la Passion, à une messe de la périphérie de Rome, le Pape Paul parla de la Crucifixion et de la lourde responsabilité des juifs dans cet événement. Le chef rabbin de Rome, Elie Toaff, déclara dans une réponse attristée que même chez les personnalités catholiques les plus qualifiées, l'imminence de la Fête de Pâques faisait resurgir tous les vieux préjugés. »

"Le 25 avril 1965 le *New York Times* lança une nouvelle très troublante ; la déclaration sur la question juive, dit-il, était en péril et le Pape l'avait remise à quatre consultants pour en éliminer toute contradiction avec les Ecritures et pour la rendre plus acceptable aux Arabes".

Lorsque trois jours après, le Cardinal Bea arriva à New York, il démentit l'histoire du *New York Times* en disant que son Secrétariat pour l'Unité des religions chrétiennes avait toujours le plein contrôle de la déclaration sur la question juive. Puis il présenta des excuses pour le sermon de Paul. "Gardez présent à l'esprit, dit-il, que le Pape s'adressait à une assemblée de croyants fidèles, composée de gens du peuple simples et ordinaires, et qu'il ne parlait pas devant une élite cultivée". Quant à l'évêque antisémite de Segni, le cardinal affirma que le point de vue de Carli n'était nullement celui du secrétariat. Morriss B. Abraham, du Comité juif américain, était à l'aérodrome pour accueillir Bea et trouva cette déclaration rassurante ; pendant ce temps-là il y eut du 9 au 15 mai à Rome, dans les coulisses du Vatican, une âpre discussion sur les termes de la nouvelle déclaration qui allait être soumise au vote des Pères conciliaires concernant les juifs. La discussion fut close le 15 et les évêques qui avaient pris part à ces réunions se séparèrent sans que rien n'ait filtré au dehors des décisions qu'ils avaient adoptées.

"En fait, comme le déclare *Look*, le mal était fait, et une déclaration entièrement nouvelle sur la question juive devait sortir de ces discussions". Pendant ce temps les journaux juifs américains se lançaient dans une campagne acharnée pour essayer de faire pression sur le Vatican, mais les choses allaient vite ; le texte de la nouvelle déclaration fut publié sous une forme très édulcorée, comme le *Times* l'avait annoncé. Puis le Pape s'envola pour l'Assemblée des Nations-Unies où son discours de "Jamais plus la guerre" fut un triomphe ; puis il accueillit le Président du Comité juif américain dans une église de l'East Side. Le sort de la déclaration était toujours en suspens et l'opposition ne restait pas inactive ; non contente d'une déclaration édulcorée elle voulait obtenir une victoire totale en s'opposant à toute déclaration sur la question juive ; de leur côté, les Arabes soumettaient respectueusement un mémorandum de 28 pages aux évêques conciliaires, leur demandant de préserver la Foi d'une alliance judéo-communiste.

¹ Il s'agit donc bien d'une motion inspirée par les organisations juives américaines, Bnaï Brith, etc.

A Rome, le vote conciliaire était définitivement fixé au 14 octobre ; les représentants des organisations juives Lichten et Shuster téléphonaient fiévreusement au Comité juif américain et aux B'Naï de New York, mais il n'y avait plus beaucoup d'aide à en attendre. Ce fut finalement Mgr Higgins qui fit de son mieux pour les convaincre que les jeux étaient faits, et qu'il fallait se contenter pour le moment de ce qu'ils avaient obtenu. Car si on voulait aller trop fort, on aboutirait à un Concile tellement divisé que le Pape refuserait de promulguer quoi que ce soit sur ce sujet. Lichten envoya encore des télégrammes à vingt-cinq évêques sur lesquels il pensait pouvoir compter, mais ce fut à nouveau Higgins qui lui dit tranquillement d'abandonner : "Voyez vous-même, Joé, lui dit ce prêtre au langage de meneur syndicaliste ; je comprends votre désappointement et je suis moi-même désappointé, mais on n'y peut plus rien". Puis il partit consoler Shuster qui était en pleine crise de désespoir ; de son côté l'abbé René Laurentin (correspondant du *Figaro*), envoya à tous les évêques un dernier appel à leur conscience ; finalement le vote eut lieu à la date annoncée ; deux cent cinquante évêques votèrent contre la déclaration. et mille sept cent soixante-trois votèrent en sa faveur.

A travers les États-Unis et l'Europe, la presse mondiale simplifia le contexte avec des titres tels que : "Le Vatican pardonne aux Juifs", "Les Juifs ne sont pas coupables", "Les Juifs exonérés de toute culpabilité à Rome".

Les porte-paroles du Comité juif américain et des B'Naï Brith firent des déclarations flamboyantes en ce sens, mais chacune de ces déclarations avait une note de désappointement parce que la première et forte déclaration avait été édulcorée. L'ami de Bea, Heschel, fut le plus violent, et déclara que l'échec du Concile refusant de trancher la question du déicide, était "un acte d'hommage à Satan".

"Aux États-Unis on crut communément qu'une sorte de pardon avait été accordé aux Juifs ; cette idée fut lancée et soutenue par la presse, mais en fait, cette idée n'avait aucune base dans la déclaration. Finalement les B'Naï Brith et le Comité juif américain durent reconnaître qu'une grande partie de la résistance arabe et de l'intransigeance des théologiens était une réaction contre l'intense pression que les organisations juives avaient exercée sur le Concile. Bien des catholiques sont d'avis que l'énergie dépensée par les Juifs fit plus de mal que de bien ; si le Concile avait pu délibérer en secret, sans pression extérieure, la déclaration sur la question juive aurait été plus forte. Il y eut beaucoup d'évêques au Concile qui ressentirent vivement cette pression juive à Rome, et qui en furent choqués. Ils pensèrent que les ennemis de Bea avaient raison quand ils virent les secrets du Concile divulgués dans la presse américaine. "Il veut livrer l'Eglise aux Juifs" dirent les adversaires haineux du vieux cardinal et quelques théologiens dogmatiques du Concile partagèrent cette opinion.

"Le Père Félix Morion de l'Université Pro-Dea, qui dirige le groupe d'études travaillant en liaison étroite avec le Comité juif américain, fut d'avis que ce texte promulgué était le meilleur qu'on pouvait obtenir. Nous aurions pu battre les dogmatistes (traditionalistes) insistait-il. Effectivement ils l'auraient pu, mais il en serait résulté une cassure dans l'Eglise" (*Look*, 1^{er} mai 1966).

Résumons les faits tels qu'ils sont relatés par *Look* : Le Pape s'étant permis le dimanche de la Passion de lire et commenter l'évangile de saint Matthieu, le cardinal Bea se précipite à New York et va présenter aux B'Naï Brith ses excuses pour ce malencontreux sermon. Il leur dit ceci : "Ne tenez pas compte de ce sermon. Gardez présent à l'esprit que le Pape s'adressait à une assemblée de croyants fidèles composée de gens du peuple, simples et ordinaires et qu'il ne parlait pas devant une élite cultivée".

Faut-il en conclure qu'aux yeux du cardinal Bea, seuls des gens du peuple simples et ordinaires peuvent encore croire à la véracité de l'évangile de saint Matthieu ? Si tel était le cas, ce serait le triomphe posthume de Jules Isaac : d'avoir réussi à persuader le cardinal que saint Matthieu était un menteur.

Quoi qu'il en soit un cardinal occupant un des plus hauts postes de la hiérarchie catholique, présentant des excuses aux juifs parce que le Pape s'est permis en Semaine Sainte de lire et commenter l'Évangile de la Passion, voilà le fruit du vote de 1964 et un spectacle qu'on n'avait encore jamais vu au cours des deux mille années de l'histoire du christianisme.

Cet article de *Look* est excessivement troublant ; il a été lu par sept millions cinq cent mille personnes et pourtant il n'y a eu jusqu'ici aucun démenti à ma connaissance. Il ne s'est trouvé personne dans toute l'Eglise catholique pour s'étonner, se lever et demander des explications.

Puisque l'affaire a été lancée par *Look* dans le domaine public, il serait éminemment souhaitable que le Vatican oppose à cet article un démenti formel appuyé sur des preuves précises, ou à tout le moins qu'il nous donne une explication valable ; faute de quoi nous serons obligés de conclure que les accusations portées à Rome contre le Cardinal Bea étaient exactes ; qu'il s'est entendu secrètement avec les chefs des B'Naï Brith et autres grandes organisations juives mondiales pour faire triompher, le point de vue juif au Concile ; que les B'Naï Brith ont exercé pendant toute la durée du Concile une censure occulte sur le Vatican et sur le Pape lui-même puisque le Cardinal Bea s'est vu obligé d'aller à New York excuser et justifier devant les B'Naï Brith le sermon de Semaine Sainte du Pape Paul VI.

Si le vote de 1964 avait été promulgué, les Juifs se seraient sentis en droit d'interdire la lecture en chaire des passages de saint Jean et de saint Matthieu qui ont à leurs yeux un relent formel d'antisémitisme et il faudrait dire des messes pour le repos de l'âme et le pardon des péchés de saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Agobart et autres docteurs de la chrétienté, "pamphlétaires orduriers et théologiens venimeux" coupables d'avoir "déchaîné sur le Monde la sauvagerie de la bête" (Jules Isaac dixit), précurseurs d'Hitler, d'Himmler, de Streicher et véritables responsables idéologiques d'Auschwitz.

Tablant toujours sur le vote de 1964 et ne tenant aucun compte des rectifications de 1965, la prétention des Juifs à vouloir censurer les évangiles se généralise depuis la nouvelle orientation conciliaire.

Le 1er janvier 1966 *La Terre Retrouvée*, organe sioniste paraissant à Paris, publiait un article consacré à une Histoire Sainte pour garçons et filles publiée en six volumes chez Hachette. Voici un passage typique de l'article en question :

"Ce que nous reprochons à ces très beaux volumes d'une typographie en couleurs de premier choix, c'est leur conformisme..."

"Leurs images paraphrasent servilement et pieusement les textes. Et les textes pour l'Ancien Testament sont résumés conformément à la doctrine officielle de l'Eglise sur le rôle du Christ ; qu'il, nous suffise de citer le titre du quatrième volume de la série : *De David au Messie*. C'est présupposer que le Messie est venu. Que David y mène. Que c'est Jésus. On peut certes, en théologie, ou sur toutes sortes d'autres terrains, polémiquer avec Israël sur ce problème du Messie. On ne devrait pas servir aux garçons et filles une vérité qui n'est que vérité d'Évangile et contre laquelle tout l'enseignement d'Israël s'inscrit en faux.

"Bien entendu, nous ne prétendons pas qu'il ne faille enseigner d'Histoire Sainte qu'œcuménique. Ce serait impossible. Nous ne prétendons pas non plus que l'enseignement chrétien, doive s'autocensurer, sauf (et nous croyons qu'en cela il a depuis le Concile une obligation positive) quand il s'agit de remplacer l'enseignement du mépris par l'enseignement de l'estime des Juifs... Ensemencer la haine dans l'âme des garçons et des filles à qui l'on s'adresse ici, c'est effroyable" (Paul Giniewski).

Ainsi pour *La Terre Retrouvée* propager les Évangiles, c'est répandre à travers le monde une effroyable semence de haine !

UN DOCUMENT PROPHÉTIQUE.

Les citoyens de l'orgueilleux empire britannique (alors à l'apogée de sa puissance) qui lurent les journaux du matin du 9 février 1883, ne prêtèrent certainement aucune attention à quelques lignes parues dans un obscur hebdomadaire juif : *Le Jewish World*, lignes redoutables cependant par ce qu'elles annonçaient à qui aurait su les comprendre.

Le *Jewish World* disait donc :

"La dispersion des Juifs a fait d'eux un peuple cosmopolite. Ils sont le seul peuple vraiment cosmopolite et en cette qualité ils doivent agir et ils agissent comme un dissolvant de toute distinction de race ou de nationalité.

"Le grand idéal du Judaïsme n'est pas que les Juifs se rassemblent un jour dans quelque coin de la terre pour des buts séparatistes, mais que le monde entier soit imbu de l'enseignement juif et que dans une fraternité universelle des nations (un plus grand judaïsme en fait) toutes les races et religions séparées disparaissent..."

"Ils font plus, par leur activité dans la littérature et dans la science, par leur position dominante dans toutes les branches de l'activité publique, ils sont en train de couler graduellement les pensées et les systèmes non-juifs dans des moules juifs"¹.

Assertion extravagante et fantastique, m'objectera le *Times*, produit d'un cerveau déséquilibré, enfiévré par une vision messianique de l'univers. Et pourtant il ne s'agissait pas là d'une vantardise inconséquente puisqu'en 1964, un simple écrivain juif, porte-parole il est vrai des grandes organisations juives mondiales, réussissait à imposer son point de vue et son orientation à tout un Concile². Fait que la grande revue américaine *Look* relate sous le titre orgueilleux et triomphal : "Comment les Juifs ont changé la pensée catholique".

¹ J'ai vérifié personnellement au British Museum l'exactitude de cette citation.

² Nous lisons dans *Terre de Provence*, n° du 23 janvier 1965, l'information suivante (ce jour-là, on inaugurait officiellement à Aix-en-Provence, l'avenue Jules Isaac dont le nom remplaçait l'ancienne appellation d'avenue Saint-Eutrope ; je rappelle que Jules Isaac résidait à Aix :

"Le soir, une foule nombreuse s'est pressée dans l'amphithéâtre Zironski pour y entendre la conférence que Mgr de Provençères devait faire, dans le cadre de *l'Amitié judéo-chrétienne*, sur ce sujet, *Décret conciliaire sur les rapports des catholiques avec les non catholiques*.

"M. le Doyen Palanque nous rappela tout d'abord l'émouvante cérémonie qui eut lieu le matin même en la présence du maire, M. Mouret, de Chouraqui et de M. Armand Lunel, président des *Amis de Jules Isaac*, à la montée Saint-Eutrope. C'est Jules Isaac que l'on va évoquer encore en cette séance à propos du schéma conciliaire de la troisième session de Vatican II. Mgr de Provençères ne pouvait que donner une documentation de première main, ayant fait partie du Concile. Puis, en lui exprimant notre reconnaissance à tous pour son geste, il lui donna la parole.

"Mgr de Provençères nous dit combien, au soir de cette journée d'hommage, il était heureux de rendre son témoignage car les travaux conciliaires lui avaient procuré une grande joie. Parlant de Jules Isaac, il nous dit que dès la première rencontre, en 1945, il eut une profonde estime pour lui, estime respectueuse qui fut très vite nuancée d'affection. Le schéma conciliaire paraît être la ratification solennelle de ce qui fut leur conversation. L'origine de ce schéma vient d'une demande de Jules Isaac au Vatican, étudiée par plus de deux mille évêques. L'initiative de cet événement fut prise par un laïc, et un laïc juif. Mgr de Provençères remarquait alors que souvent les grands actes historiques commencent par des faits et sont consacrés par la suite ainsi... La rencontre de Jules Isaac et de Jean XXIII aura été le signe de l'amitié judéo-chrétienne.

"Mgr de Provençères donna ensuite un récit détaillé du rôle joué par Jules Isaac à Rome, dans la préparation du Concile. Puis M. le Doyen Palanque, en remerciant Mgr de Provençères mit en relief le rôle que l'évêque d'Aix avait joué pour la bonne marche de ce schéma".

Cet article était déjà terminé lorsque j'ai reçu d'un de mes amis romains l'information suivante :

Le Consilium liturgique est en train de procéder aux modifications liturgiques décidées par le Concile. Il s'agit notamment de remplacer la prière du Vendredi Saint : "Prions pour les Juifs perfides" supprimée par Jean XXIII.

Le texte suivant fut soumis à l'appréciation du cardinal Bea : "Prions pour le peuple juif afin que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob le garde fidèle à son alliance et lui montre un visage bienveillant". Après examen, le cardinal refusa cette prière, la trouvant trop statique, et demanda quelque chose de plus dynamique parce que les rabbins n'étaient pas contents de la première rédaction. La formule suivante est actuellement à l'étude : "Prions aussi pour le peuple juif afin que, délivré de toute injustice, il soit toujours plus fidèle aux dons que Dieu lui a faits".

Si cette information est exacte, et j'ai tout lieu de croire qu'elle l'est, il en ressort deux choses :

1°) Jules Isaac continue à inspirer les décisions de la hiérarchie progressiste qui ne tient aucun compte de l'échec du vote de 1964. L'Eglise catholique, seule coupable, doit demander humblement pardon aux juifs des injustices commises pendant deux mille ans à leur égard et réparer ses torts en purifiant et rectifiant son enseignement.

2°) Les rabbins continuent à exercer une censure occulte sur le Vatican puisque les changements de liturgie sont préalablement soumis à leur acceptation.

Mgr Carli avait répondu par avance à ces arguments dans ses articles de *Palestra Del Clero* :

"Peut-on, écrit Mgr Carli, légitimement faire endosser par l'Eglise catholique en tant que telle, une si énorme responsabilité qui en ferait la plus cruelle et la plus vaste association de malfaiteurs ayant jamais existé sur la face de la terre ?

"Les Juifs d'aujourd'hui ne veulent plus être considérés comme responsables de tout ce qui fut fait à Jésus-Christ par leurs ancêtres, auxquels ils accordent même maintenant le bénéfice de la bonne foi ; mais ils exigent que l'Eglise catholique d'aujourd'hui se sente responsable et coupable de tout ce que, selon eux, les Juifs ont souffert durant deux millénaires.

"Je pense que l'Eglise, même au seul titre de la charité et de l'humilité, ne peut avaliser une telle interprétation de l'Histoire. Tout au moins ne devrait-elle se charger d'une telle faute qui la couvre de boue devant ses fils et le monde entier, qu'après un procès minutieux et impartial pour lequel ne peuvent naturellement suffire les quelques lignes du schéma conciliaire (mise à part leur valeur probatoire).

"Personne n'entend nier par là, le monde est prêt à regretter qu'aient pu se créer, tantôt plus, tantôt moins, par ignorance et parfois mauvaise foi, des préjugés anti-juifs chez les chrétiens ; de la même manière que chez les Juifs certaine littérature rabbinique ait insulté Jésus, la sainte Vierge Marie et inspiré la haine et la malédiction contre les chrétiens.

"Donc élaborons un texte qui soit acceptable pour tous nos amis juifs, mais qui soit avant tout acceptable par tous ceux qui aiment la vérité objective...

"Deux mille ans d'histoire, fussent-ils aussi remplis, ainsi que le veut la thèse juive, de fautes morales de l'Eglise vis-à-vis du peuple d'Israël, ne peuvent et ne doivent pas changer les termes de la question, tels qu'ils se trouvent sur les livres de Jésus, de saint Pierre, de saint Paul, etc.

"Le jugement porté dans le schéma conciliaire de 1964 coïncidait avec celui que proposent et que souhaitent les juifs. Qu'il me soit permis de douter qu'il soit acceptable selon la vérité objective".

Dans la revue, *Palestra del Clero* du 15 février 1965, Mgr Carli écrivait fort justement :

"Certainement, personne plus qu'un catholique ne doit condamner les haines et les persécutions, surtout quand elles ont pour prétexte des motifs raciaux ou religieux. Mais, il pourra sembler pour le moins singulier à certains que, dans un document conciliaire, ne soient condamnés expressément que les dommages subis par les Juifs *soit autrefois soit de nos jours*, comme s'il n'en avait pas existé et comme s'il n'en existait pas d'autres malheureusement encore aujourd'hui, non moins dignes de condamnation explicite. Nous pensons en ce moment au massacre des Arméniens, aux génocides et aux innombrables tueries perpétrées à l'enseigne du communisme marxiste. »

Et Mgr Carli ajoute : "Dans la persécution des juifs ni l'empereur romain Claude, ni le führer nazi Hitler pour ne citer que le premier et le dernier des persécuteurs antisémites de l'ère chrétienne ne s'inspirèrent certainement de principes religieux".